

Aslak Nore

Le Cimetière de la mer

Traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon

Roman

NOTE DE L'AUTEUR

Ceci est un roman. Les lieux, les événements et les personnages sont fictifs. À quelques exceptions près, évoquées plus en détail dans les remerciements. Tout ce qui a trait au contexte du naufrage de l'express côtier DS *Prinsesse Ragnhild* le 23 octobre 1940 s'appuie sur des sources documentaires.

Parmi celles-ci, les plans du navire me sont parvenus grâce à l'aide d'une bonne âme du musée de l'Express côtier de Stokmarknes. Le récit se fonde également sur le procès-verbal maritime du tribunal d'instance de Salten, et plus particulièrement sur le témoignage du capitaine Knut Indergård de Batnfjordsøra, un document resté jusqu'alors inconnu du grand public. Il m'a été transmis par la Société historique de la navigation norvégienne du Nordmøre et propose un nouveau récit des événements du 23 octobre 1940.

Indergård et l'équipage du cargo MK *Batnfjord* – l'officier de pont Petter Søholt de Molde, le chef mécanicien Johan Brevik de Smøla, l'officier mécanicien Hans Lie de Kristiansund et le maître d'hôtel Oskar Mortensen – ont accompli en Norvège un des sauvetages les plus héroïques de la Seconde Guerre mondiale, sans qu'aucune reconnaissance leur ait jamais été témoignée.

Ce livre est dédié à ces hommes qui repêchèrent plus de cent quarante Norvégiens et soldats allemands dans l'océan polaire ce jour-là, ainsi qu'à tous ceux qu'ils ne parvinrent pas à sauver et qui furent ensevelis dans le cimetière de la mer.

PROLOGUE

Dagens Næringsliv, 4 août 2006

Le médecin humaniste

**Hans Falck a sauvé des milliers de vies humaines.
En revanche, il a souvent oublié les anniversaires de ses enfants.**

PAR JOHN O. BERG

LIBAN, SEPTEMBRE 1982. Dans l'obscurité, le jeune médecin traverse d'un pas vif le camp de réfugiés de Chatila à Beyrouth. D'une main, il tient un grand sac rouge de premiers secours. Au creux de son bras libre, il porte un nouveau-né enroulé dans une couverture.

Hans Falck sent l'odeur de poudre et d'excréments, une puanteur qu'il retrouvera à maintes occasions au cours des décennies suivantes et qui, chaque fois, lui évoquera ce soir à Chatila. Celui où une milice de phalangistes chrétiens est entrée dans le camp. Sous prétexte d'y débusquer des militants palestiniens qui s'y cacheraient. Le carnage est en cours et les phalangistes n'épargnent personne. Des voix, des cris et des rafales de tirs éparses retentissent autour de lui.

Une fusée déchire le ciel. L'instant suivant, c'est comme si un filtre coloré gris argenté éclairait les bâtiments d'une lumière irréaliste. Falck s'immobilise. Les morts gisent entre les tas d'ordures, les rations de combat et les bouteilles d'alcool : de jeunes hommes émasculés, des femmes enceintes éventrées, des enfants, des nourrissons. Sur la gauche de son champ de vision, à une vingtaine de mètres de lui,

il distingue un amas de corps : des mères protégeant leurs petits, des hommes s'étreignant étroitement. Tous ont un petit trou dans le front. Ils ont été exécutés d'une balle à bout portant.

La fusée s'éteint. Aussitôt, la lumière disparaît, de la même manière que lorsque l'on appuie sur un interrupteur. Au niveau de l'entrée sud du camp, il entraperçoit les contours de maisonnettes explosées. Derrière elles, une barrière de miliciens encercle les fondations.

C'est alors qu'il entend les pleurs étouffés mais pénétrants du nouveau-né. Il se réfugie derrière une poubelle et s'agenouille tout en essayant de bercer le bébé.

Se pourrait-il que quelqu'un le voie ? Non, il est caché.

Il doit agir, autrement ils lui enlèveront l'enfant. Il ouvre la fermeture éclair du sac contenant le matériel de premiers secours. Il retire les flacons en plastique d'alcool et de solution saline, puis la civière pliable tout au fond : ils prennent trop de place, comme les cathéters, les stéthoscopes et les tensiomètres. Les bords pointus de ces appareils pourraient blesser l'enfant à la tête.

Une poche latérale renferme une bouteille de whisky de la marque Johnnie Walker, Black Label. Un cadeau des dirigeants palestiniens qu'il a rencontrés. Il le sait, sans réellement le savoir : tous sont désormais morts.

Il dévisse le bouchon et plonge le bout du doigt dans le goulot. Il fait inhaler l'odeur de l'alcool au nouveau-né, avant d'enfoncer son doigt dans sa petite bouche. Le bébé le tète avec la force caractéristique du nouveau-né. L'enfant vagit doucement, puis se tait. Avec précaution, il dispose les couvertures au fond du sac de façon à former un petit lit, y installe le corps léger, le recouvre de garrots et de fines bandes de gaze, et remonte la fermeture éclair.

Falck saisit le sac et commence à s'avancer en direction des miliciens. À cette époque où il est connu pour son charme, il est tout aussi capable de « séduire le fisc que les responsables politiques ou les femmes en niqab », pour reprendre les mots d'un de ses collègues. Ce terrible soir de 1982, le docteur Falck se trouve face à une des plus grandes épreuves de sa vie : réussir à faire sortir un nouveau-né d'un camp pendant qu'un massacre y est perpétré.

LIBAN, ÉTÉ 2006. Près de vingt ans ont passé depuis les massacres des camps palestiniens qui ébranlèrent la planète. Entre-temps, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Certaines choses cependant demeurent : le Liban est encore en guerre et Hans Falck a toujours le teint aussi hâlé, la peau aussi lisse et le pas aussi léger que dans les années soixante-dix. Il n'a rien perdu non plus de son charme canaille, celui du fils de l'armateur de Bergen qui séduisait ces dames, déguisé en ouvrier autoprolétarisé, et prétendait collectiviser de force les compagnies maritimes paternelles « à la Révolution ».

« Mais le tribunal des successions nous a devancés », plaisante Falck en adressant un compliment à une comédienne palestinienne qu'il croise dans le bar du Mayflower, l'hôtel légendaire où il loge quand il est à Beyrouth.

« Nous ne l'appelons que Hans *Sagr*, dit en rougissant la jeune femme. Cela signifie aussi *faucon* en arabe. »

Bien sûr, Falck commande deux Johnnie Walker, sans glace : « Boire l'alcool de l'Organisation de libération de la Palestine s'impose », déclare-t-il.

« À la vôtre ! » ajoute-t-il en levant le verre de cristal. « Aux vivants, aux morts et aux opprimés ! »

Soyons clairs : notre homme ne fait en aucun cas partie de cette dernière catégorie, puisqu'il est issu de la puissante dynastie Falck qui, tout au long du xx^e siècle, joua un rôle central dans la vie du pays en tant qu'armateurs, bienfaiteurs et hommes politiques. Son grand-père paternel, le « Grand Thor », un armateur célèbre, mourut pendant la guerre dans le naufrage d'un express côtier et la croix de guerre avec épée lui fut attribuée à titre posthume, pour sa contribution à l'organisation de la Résistance sur le littoral norvégien.

Depuis cette époque, la famille Falck s'est divisée en deux branches principales. Celle de Bergen, à laquelle appartient Hans Falck, habite un domaine à Fana, une banlieue huppée du sud de la ville. De mauvaises langues soutiennent que ce clan a été lésé lors du partage du patrimoine familial, ce qui pourrait laisser présager une guerre de succession entre les Falck d'Oslo et ceux de Bergen.

« Oh non, croyez-moi, ça ne risque pas d'arriver ! nous assure Hans Falck. En tant que communiste, je suis, par principe, contre

l'institution de l'héritage. Rien ne renforce davantage les inégalités que la transmission du patrimoine. Qui plus est, sourit-il, j'estime qu'avoir perdu tous nos biens est plutôt un privilège. Une chance. Le problème des riches, c'est qu'ils vivent avec la peur qu'on leur pique leur fric. On ne peut être libre qu'après avoir tout perdu.»

Ce qu'on ne peut définitivement pas dire de l'autre branche de l'empire Falck, le clan d'Oslo comme on l'appelle. L'oncle de Hans, Olav Falck, a été ministre de la Défense et se trouve aujourd'hui à la tête de l'influent groupe SAGA qui a ses quartiers généraux à Rederhaugen, en périphérie d'Oslo. Ce nabab qui fuit les médias pèserait dans les dix milliards mais le poids de son influence ne se mesure pas en argent.

Il semblerait bien que nous soyons là en présence de la fracture classique dans l'histoire norvégienne entre la culture entrepreneuriale de la côte et l'élite administrative d'Oslo.

«Vous savez, nous les Berguénois, la capitale ne nous intéresse guère, déclare Hans en riant. Je dirais seulement que quand je prends l'avion pour aller en Europe ou au Moyen-Orient, je ne fais jamais escale à Oslo, à moins d'y être obligé.»

Le patriote de Bergen, le rouge idéaliste, le bourgeois bohème. Ce ne sont pas les épithètes qui manquent pour décrire Hans Falck. Quel que soit le sujet de conversation ou presque, il a toujours le bon mot et un sourire espiègle au coin des lèvres. Mais selon ceux qui le fréquentent de près, Hans Falck est une véritable poupée russe : dès que l'on commence à gratter, un nouveau visage apparaît. Il connaît la moitié du Moyen-Orient, tant les hommes politiques importants que les chauffeurs de taxi de la rue Hamra, mais reste un mystère pour ses proches. L'homme dont le rire contagieux retentit dans le hall de l'hôtel a vu plus de souffrance que n'importe quel autre Norvégien de sa génération, mais n'en semble pas affecté. Le médecin célèbre bien au-delà du cercle médical pour avoir sauvé des milliers d'exclus dans les pires zones de conflit dans le monde a oublié plus d'une fois les anniversaires de ses enfants. Le féministe qui marche en tête du défilé du 8 mars a trompé sans vergogne toutes ses femmes. Mais

à cela aussi, Hans Falck sait quoi répondre. « Pour paraphraser Hemingway : j'aime les communistes quand ils sont médecins, mais je les déteste quand ils sont prêtres. Je ne suis qu'un être faible comme un autre. »

Il n'y a rien qui puisse le déstabiliser ?

Si, de fait.

Quand on lui demande s'il a déjà aimé quelqu'un d'autre que les opprimés de ce monde et lui-même. Pour la première fois, son regard vacille, il s'agite sur son siège. Il ne répond pas directement, néanmoins il fournit peut-être une réponse.

LIBAN, SEPTEMBRE 1982. Les miliciens puent l'alcool à plusieurs mètres de distance. Plutôt cela que l'odeur de la mort, pense Hans. Les jeunes hommes ont le regard vague, un foulard sur le nez et pointent le canon de leur fusil vers lui. Dans son dos, plusieurs rafales de tirs et des cris diffus retentissent, suivis d'un silence.

« Nous avons une opération en cours contre des terroristes palestiniens, l'informe un lieutenant. En tant qu'étranger, vous avez eu la possibilité de quitter le camp avant qu'elle ne soit lancée. »

Le phalangiste allume une cigarette. « Que vous n'avez pas profité de l'opportunité qui vous était offerte indique que vous appartenez, vous aussi, aux groupes d'activistes. »

Parmi les soldats les plus jeunes, tout juste adolescents, quelques-uns chargent leur arme et font un pas menaçant dans sa direction.

« J'ai été appelé pour un accouchement, répond Hans.

– Les nourrissons d'aujourd'hui sont les terroristes de demain, déclare le lieutenant, en donnant l'impression de cracher ses mots. Il est où, le bébé ? »

Hans a la paume des mains en sueur, il se rend compte que le sac est sur le point de lui glisser des doigts. Un seul bruit de l'enfant ou une fouille du sac, et ils sont morts, tous les deux.

« Je ne sais pas, répond Hans. La dernière chose que j'ai vue, c'est la prise d'assaut de la maternité.

– Vous venez d'où ?

– De Norvège... un pays chrétien... ami d'Israël... des liens étroits. »

La bouche du lieutenant se tord dans une grimace puis il échange quelques mots avec son voisin. Avant d'adresser un hochement de tête à Hans. « Vous pouvez y aller. »

Intérieurement, Hans pousse un soupir de soulagement.

« Mais d'abord, montrez-nous votre sac. »

Que faire ? Hans pose le sac par terre avec précaution. Ouvre délicatement la fermeture. Les miliciens sont penchés au-dessus de lui. Le visage du nouveau-né est caché, mais Hans remarque le très léger mouvement de la couverture, c'est la respiration d'un nouveau-né.

Est-il le seul à le voir ?

Il sort la bouteille de Johnnie Walker et la tend au lieutenant.

« Vous en avez plus besoin que moi », dit-il.

L'officier libanais scrute l'étiquette. Heureusement, le sac n'éveille pas ses soupçons. Il s'empare de la bouteille et lui intime de dégager. « *Get lost!* » lâche-t-il.

Les mains de Hans tremblent si fort qu'il ne parvient pas à fermer la fermeture éclair, il est comme en état d'apesanteur et engourdi tandis qu'il se dirige vers la liberté, avec les armes des phalangistes libanais braquées sur lui ; si les soldats venaient à faire feu maintenant, se console-t-il, ils se tireraient dessus. Il rentre à l'hôtel, le même hôtel que celui où il est assis vingt-cinq ans plus tard dans un canapé Chesterfield marron foncé, alors qu'une ombre passe sur son visage plein d'assurance.

« Et l'enfant, qu'est-il devenu ?

– Je l'ai laissé entre de bonnes mains. J'ai promis à sa mère de ne jamais révéler son identité, et je compte bien tenir cette promesse. Mais j'espère qu'il a eu une plus belle vie que la sienne. »